

leurs fils; je tâche de faire des riches qui aiment les champs, qui pensent à les habiter, qui comprennent leurs temps, qui pratiquent leurs devoirs, et s'occupent un peu plus des bœufs et des moutons que des fièvres et des chevretails (1). Les familles pauvres me confient leurs enfants; mes frères et moi, nous tâchons d'en faire des gens honnêtes qui restent au village, en goûtent la simplicité, et sentent leur cœur ému au tintement de l'Angelus, comme au battement du rappel. Oui, messieurs, l'Eglise est aux âmes ce que le soleil est aux champs, ce soleil dont parlait si bien naguère un poète digne de ce nom :

C'était notre soleil dans les travaux obscurs  
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs (2).

« Oui, messieurs, comme le soleil fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits, ainsi la religion, par sa douce et mystérieuse influence, fait germer dans les âmes les plus précieuses moissons, toutes ces vertus qui, en même temps qu'elles fructifient pour la terre, fructifient aussi pour le ciel. C'est pour cela qu'elle place non pas seulement dans les villes opulentes, mais dans chaque village, un clocher, un presbytère, et dans ce presbytère, un agriculteur, l'agriculteur des âmes, celui qui est si bien nommé l'homme de Dieu, et qui est en même temps l'homme du peuple, parce que sa tâche, en ce monde, est de faire lever dans les âmes les plus humbles les moissons de l'éternité. . .

« Aussi, messieurs, comme le Dieu de l'Evangile est bien le Dieu de l'homme des campagnes, et la religion son amie, son guide et son soutien ! C'est elle qui lui explique l'origine et la loi du travail, qui l'adoucît en le réglant, par le repos trop méconnu du septième jour : loi prévoyante et compatissante, qui atteste à la fois la sagesse et la bonté du Créateur, et que réclament également les forces débiles du travailleur et les besoins de son âme immortelle. La religion lui enseigne la prière, et avec la prière, l'espérance : elle a des consolations pour toutes ses peines, et pour les rudes travaux de sa vie de meilleures récompenses encore que les plus riches moissons de la terre. C'est elle qui relève vers le ciel son front courbé sur la glèbe, et qui entr'ouvre devant lui un horizon plus beau encore que celui où disparaît à ses regards dans les rayons du soir le soleil couchant.

« Ah ! messieurs, qu'on fait de mal à l'homme des champs lorsqu'on chasse de son cœur les consolants espoirs que la religion y dépose, et de son toit les vertus qu'elle y inspire ! Ah ! qu'on ne nous fasse plus de cultivateurs irréligieux, impies ! La religion et la nature s'en étonnent et s'en attristent également. Qu'un homme creuse un sillon et y jette la semence, cette portion de sa récolte précémente qu'il retranche de sa nourriture et de celle de ses enfants pour la offrir à Dieu : qu'il fasse cet acte de foi sans jamais élever son regard vers Dieu, qui fait tomber sa pluie et son soleil sur les moissons ; qu'il soit placé sans cesse en face d'un Dieu, si visible dans ses œuvres, sans le voir, et des manifestations éclatantes de sa sagesse et de sa bonté, sans les bénir ; qu'il interroge les vents du ciel et les entrailles de la terre, c'est-à-dire le Créateur et la création dans leurs lois majestueuses et immuables : qu'il n'ait pas d'autres instruments que ceux mêmes de la Providence, les saisons, les astres, le soleil, les frimas, la germination universelle, la fécondité divine et intarissable de la nature elle-même, et qu'il soit un impie, je ne le puis comprendre !

L'éloquent prêtre termine ainsi :

« Courage donc, tous ! courage, ouvriers du père de famille, ouvriers de toutes les heures, et même de la dernière, je suis heureux de le dire pour ceux qui ne sont pas encore arrivés, travaillons, progressons, améliorons ; améliorons nos terres, nos troupeaux, nos âmes ; gardons nos droits, aimons notre soi, servons notre patrie ; servons aussi, prions, adorons celui qui nous garde tous, qui garde l'Eglise contre l'enfer, la maison contre la foudre, la brebis contre le vent, la semence contre la gelée. Que Dieu bénisse vos chaudières, vos châteaux, vos familles, vos serviteurs, vos animaux, vos instruments, vos récoltes !

[1] Ceci est l'exacte vérité. Au petit séminaire d'Orléans l'économie rurale fut partie des hautes études. C'est une création du vénérable évêque. Les élèves savent-ils moins bien penser et écrire que ceux des autres établissements ?—Nous parlerions pour le contraire.

[2] M. V. Laprade, de l'Académie française.

« La religion vous aime, aimez la religion ; mettez-la de moitié dans vos cérémonies, approchez de ses bénédictions vos machines, vos moissons, et aussi votre cœur. Prenez dans ses douleurs, car elle en a comme nous ici bas, et ses travaux sont, comme les vôtres, exposés à l'orage ; prenez dans ses douleurs la part qu'elle aime à prendre dans vos joies, dans vos progrès et dans vos fêtes. »

## Correspondance.

MONSIEUR,

Les journaux de cette semaine nous apportent la bonne nouvelle que vous allez fonder un journal exclusivement consacré aux intérêts de l'agriculture. Permettez-moi de vous en féliciter au nom de tous les habitants de la campagne.

Un journal de cette nature ne pourrait venir plus à propos. En effet c'est le temps, ou jamais, de prendre possession des terres que la Providence nous a assignées ; c'est le temps, ou jamais, de s'occuper de leur défrichement, de leur amélioration. Il ne faut pas que le Canadien reste inférieur en rien aux autres peuples dans un art qui, bien cultivé, a toujours fait la richesse et le bonheur d'un pays.

En voyant les efforts faits de toutes parts en vue de la colonisation, j'avais moi-même conçu le projet d'un journal, intitulé : *Journal de la Colonisation*. Plus heureux que moi vous allez réaliser une pensée que j'aurais voulu mettre à exécution. Je vous en laisse tout le mérite. Les Canadiens qui savent apprécier ce qu'on fait pour eux, ne manqueront pas de favoriser votre entreprise, en s'abonnant à votre journal.

Nous avons bien déjà à Montréal, le *Journal d'Agriculture*, mais dans ce journal il y a plus souvent de théorie que de pratique. D'ailleurs, deux journaux consacrés à l'agriculture, en langue française, pour le Bas-Canada, ne sont pas de trop. Nos autres journaux canadiens s'occupent bien parfois d'agriculture, mais le plus souvent leurs colonnes sont remplies de personnalités qui n'occupent qu'eux. C'est plus que fâcheux dans un pays où l'union est si nécessaire. La presse elle-même en souffre, car un journal qui ne sait faire autre chose que guerroyer à tort et à travers ne peut vivre longtemps.

Vous écrirez cet écueil, Monsieur, j'en suis certain d'avance. Vous ferez plus : Vous rendrez votre journal intéressant, en nous mettant au courant des mesures prises en faveur de la colonisation, en nous faisant connaître les moyens employés ailleurs avec fruit pour fertiliser les terres, engraisser les animaux, élever les arbres, etc. Vous nous parlerez des concours et des prix remportés dans ces concours. Vous garderez une petite place pour les institutions qui s'occupent à présent d'agriculture, afin de signaler leurs efforts et leur succès. Vous voudrez bien aussi recevoir les communications qui vous seront faites en vue de populariser une science qui doit avoir de si heureux résultats. Enfin, comme dans les vieux pays l'agriculture est plus développée, vous n'aurez pas honte d'emprunter aux journaux étrangers qui s'occupent de cette grande question, les articles qui pourraient, en abrégant nos peines, nous donner plus d'expérience. Il ne tient qu'à vous de vous procurer le *Journal d'Agriculture*, à Paris, et les autres qui sont en crédit en Province, surtout en Normandie. Ces précieuses acquisitions ne vous empêcheront pas de recourir aux travaux de même nature entrepris dans le Canada.

Dans un pays comme le nôtre, où les mines et les bois sont d'une si grande richesse, il n'est pas permis d'ignorer les recherches qui ont été faites dans le but d'en tirer tout le parti possible.

Si vous consacrez quelques lignes à la politique, que ce soit tout simplement pour mettre vos lecteurs au courant des nouvelles.— Que si vous croyez à propos d'avoir un *feuilleton*, que ce feuilleton soit tiré de la vie réelle, et que la conclusion soit de faire aimer la vie des champs.

Ainsi réligé, Monsieur, votre journal sera agréable à tout le monde. Il fera le plus grand bien au pays, et à la colonisation en particulier. Le gouvernement l'encouragera. Mais le gouvernement vous fit-il défaut, les particuliers à la ville comme à la campagne, dans les anciennes terres comme sur les nouvelles, sauront vous donner l'appui que vous méritez.

UN CANADIEN.